

PRIS : FR. 4.—

Abel Lurkin.

Les Ronces de Fer

*Petits Mémoires
d'un Prisonnier de Guerre.*



Éditions Les
LA RENAISSANCE OCCIDENT
22, rue Cassini — PARIS 6^e.

même pas et accueillent bénévolement des actualités qu'on leur souffle.

Ce fut un peu le cas pour le Sidi. Il ne nous avait pas tout dit. Sa force fut, étant de Bordeaux, de laisser croire qu'il était du Midi. Or, le bougre n'en était qu'à moitié. S'il pratiquait la célèbre maxime « Fen dé brut ! », ce n'était qu'à bon escient et pour masquer des tours de sa façon. Son âme complexe et un peu enfantine cédaient simultanément à une ataraxie hautement affichée et à un respect inavoué des préjugés et des conventions. Il se débattait dans cette situation inextricable, finissant par en sortir à l'avantage de son maintien moral. Sur l'humus fertile de son égoïsme, avaient poussé, arbustes touffus ou fleurettes rares, quelques produits précieux : l'intelligence éveillée, ironique et judicieuse, la logique prudente, le cabotinage puéril, le jugement froid, sec et juste, le sens de l'indépendance poussé à ses limites. Il avait peu de morgue. C'était un homme aimable et qui savait rire. Le rire jaillissait de lui, naturel, franc et gai, rafraîchissant. Fervent de la veine et disciple du hasard, il ne prenait des événements que la mousse fine, légère et parfumée que leur course ou leur choc amènent à la surface de la vie.

L'amour et la musique...

Le Sidi fut classé dans la catégorie des philobiosistes à idéal déterminé. Moins nombreux que les sceptiques vulgaires ou les philosophes à idéal imprécis, les philobiosistes à idéal déterminé comprenaient des gens du

meilleur monde. En bon épicurien méridional, le Sidi y fut à son aise. Ce fut l'ami volage et intermitent, le coup de soleil de la Gironde rapide, étincelant et périlleux.

A Bordeaux, il cumulait les fonctions d'homme du monde et d'employé amateur à de vagues Services maritimes. Ne s'abusant pas sur les mérites sociaux de ces deux métiers, il se plaignait tout haut de représenter l'Inutile. Tout bas, il s'en félicitait. Il lui faut donner raison parce qu'il savait vivre. Autant est nuisible l'oisif inculte et abêti, autant est plaisant le dilettantisme amusé et cordial du fainéant, chasseur d'impressions, de gestes et de nuages.

A Soltau, le Sidi fut le meilleur joueur de bridge du camp. Coiffé de cette auréole, il folâtrait, papillon imprévu, charmant et bavard. Premier rôle aux tréteaux du « lager », on lui doit des minutes savoureuses, imbibées du meilleur suc comique. Développant à l'excès le sentiment de la personnalité, il avait une tendance à exagérer et à s'exagérer ses faits et gestes. C'est une règle qu'à Bordeaux, du haut de son balcon, on... crache dans la Garonne. Le Sidi n'y faillit point. Il crachait trop loin, parfois.

Moi, moi, en tout cas, moi. je...

Et il enflait ce « moi », il le roulait, il le prolongeait et le lançait comme un fusée annonciatrice du bouquet d'artifice de la phrase, définitive, coupante et hérissée d'allusions épineuses pour ces débris d'humanité indignes d'être comparés à « moi » qui...

Le plus souvent, les discussions d'ordre purement matériel et moral qui nous mettaient aux prises se terminaient par l'inévitable comparaison entre la province et la capitale, Paris et Bordeaux. Et le Sidi tout en vantant la gaieté endiablée et vertigineuse de son Midi, laissait poindre l'amer regret qui lui barbouillait le cœur d'ignorer Paris.

--- « Où places-tu Paris par rapport à Bordeaux ? » lui demandait quelqu'un.

--- « Au... au nord-sud », répondit cet inconscient géographe.

Il n'avait pas tort. Il situait Paris au nord parce que c'est l'usage et la tradition, mais il voulait quand même parer de grâces méridionales la cité éternelle, épanouissement du Beau et de l'Esprit. Et, confusément, il exprimait que Paris, lui aussi, est un peu du Midi.

Hostile à un certain snobisme mondain, charpenté de conventions ridicules et de principes étroits, hostile aux ineptes traités sociaux parce que supérieur à la niaiserie ambiante, le Sidi tendait à exagérer dans le sens contraire comme la coutume l'exige bien souvent. C'est ainsi que, protestation à portée plus lointaine qu'on ne se l'imagine, il avait élevé à la hauteur d'une institution l'habitude de montrer son derrière en signe de mépris. Plusieurs Allemands, inspecteurs de baraques ou sous-offs en tournée, furent « photographiés » par lui avec une belle impudence.

Ce geste n'avait pas peu contribué à lui créer une

réputation d'épateur. Nous l'accusâmes de nous vouloir écraser d'une supériorité illégitime parce qu'à tout propos, mêlant à une prodigieuse confiance en soi un orgueil souriant, blagueur et enfantin, il amplifiait et déformait sentiments ou impressions. Il avait besoin de ressentir, de crier et de vivre plus fort que le commun des hommes.

Victime mal résignée de notre chasteté forcée, le Sidi mis à l'improviste en présence d'une femme qui, fait unique, traversait le camp, fut magnifique d'émotion exubérante, hors de lui, gesticulant, poussant des cris d'hystérique.

Au fond, la souillon le laissait parfaitement froid mais il se devait à lui-même cette comédie. Elle lui était imposée par ses règles de vie.

Le Sidi, « qui ne pouvait vivre sans brosse à dents », éprouvait une peine infinie à attacher seul des bretelles. En conséquence, il employait deux tampons : Ben Guigui, Arabe retors et sournois, spécialement chargé de la cuisine, et Françoué, vieux terrien wallon hirsute et saugrenu, mais dévoué, commis aux vêtements, au linge et au lit.

Le soir, sur les paillasses, Françoué nous racontait des histoires, en tournant sa chique dans sa bouche, poussé aux confidences par l'insistance de son patron. Il nous apprenait qu'en sa jeunesse, sa fraîcheur avait tenté des dames de la « naublesse », et qu'il ne s'était donné qu'avec circonspection car un tel honneur l'étonnait.

Discret comme un homme retiré du monde, ce vieux braconnier prit soin de nous taire le nom de ces affamées et nous respectâmes son secret trentenaire.

C'est tout au plus s'il consentait à nous livrer quelques secrets, quelques formules magiques nécessaires à la conquête des femmes et qui devaient infailliblement triompher de la vertu des plus rebelles. Quant à lui, il ne demandait qu'une demi-journée pour vaincre la plus farouche.

Et ce vieux don Juan, ignoble, sordide, puant le culot de pipe, jetait un coup d'œil désabusé sur nos photos, affichées entre une cafetière et un réchaud à alcool, et hochant dédaigneusement la tête :

--- « Toutes, toutes, à commencer par celles-là, mossieu. »

Ce Lovelace était absent lorsque le Sidi apprit l'infidélité de sa maîtresse et il ne put lui prodiguer les consolations philosophiques auxquelles il avait droit. Mais le Sidi n'en avait pas besoin.

Il acceptait l'inévitable avec une belle sérénité.

--- « Du reste, tous, tous, nous sommes cocus, brailait-il avec une impayable conviction. Vous n'êtes pas mariés, n'est-ce pas, Messieurs ? » s'enquit-il tardivement penché vers des voisins.

--- « Pardon, fit froidement un grincheux avec une moue sévère, nous sommes mariés. »

--- « Oh ! alors, alors je crois que nous gaffons, alors.... »

Mais sa belle humeur aimantait le pardon.

Hélas ! le cataclysme était proche où le Sidi, martyr des repréailles, s'en irait, balayé vers de lointaines Polognes ! Il partit sur un bon mot. C'était son destin.

Ceux de sa chambre étaient désignés pour le départ, sauf un seul, ancré à la suite d'obscures machinations et de compromis mal définis. Le chauvinisme exalté, la flamme patriotique des discours de celui-là lui avaient valu le surnom indiqué de Danton. En temps ordinaire, Danton prêchait la solidarité et l'entente étroite, tempêtait contre les faux-frères et les demi-boches. Mais ce matin-là, Danton vêtu d'un costume belge à seule fin de ne point se faire remarquer dans le camp, où les pantalons rouges étaient visés, Danton subissait une pluie d'interpellations.

--- « Hé ! Danton ! tu ne pars pas ? »

--- « Qu'est-ce que tu f... là, Danton ? »

--- « Va te cacher, eh ! Danton ! »

Prolixe et mou, Danton essaya d'émettre des raisons embrouillées. Mais un Sidi vengeur et glacial, surgi de derrière la cage à lits où, avec Françoué, il préparait son « barda », s'érigea au milieu de la chambre. Le sac au dos et les musettes à la main, il flétrit violemment :

--- « Tais-toi ! Bazaine ! » fit-il.

Pauvre Sidi ! Nous le regardions partir avec une tristesse mélancolique. Nous perdions en lui cette faculté de grossissement dont il n'usait que pour nos pauvres joies et nos rêves courts. Et nous perdions un bon com-

pagnon. C'est notre gaieté qui partait avec lui, tout ce soleil de France qui était resté au bord de ses doigts pour qu'il en pare les choses d'Allemagne.

Le Baron

C'était un gai compagnon et les barmen ne chômaient point qui avaient l'avantage de le servir. Il avait le louis complaisant et l'invitation facilement formulée. On se disait bien pour lui comme pour tant d'autres : « D'où vient l'argent ? » Mais on n'insistait pas. On voyait où il allait.

Les jolis complets anglais, les cravates rares, les bagues, les épingles de prix gisent maintenant pêle-mêle en l'étroitesse de tiroirs désordonnés dans l'appartement bruxellois poussiéreux et sombre. Le rire du joyeux compère s'est fêlé aux coups de la bataille. Le fond du verre est gris dans lequel il buvait, au lever, un peu d'eau fraîche poudrée de bicarbonate de soude.

Dans le tumulte de la chambre encombrée d'étagères pansues et bariolée de linges humides, un vaguemestre à calot fripé crie : « Baron de Champdhivert ! » D'un matelas souillé où, ratatiné, il sommeillait, un petit homme étriqué, hagard, déguenillé, barbu, voûté se lève pesamment. Ses pantoufles, chiffons noués, tracent dans la fange du parquet des sillons zigzagants. Sans rien dire, il avance une main osseuse de singe poitrinaire, emporte une lettre qu'il ne décachette pas et, morne, tactiturne et vieux, se recouche avec un soupir.

Il ne faut pas se plaindre de la vie. Elle nous réserve plus d'un tour de sa façon.

Guy de Champdhivert se plaint et souffre. La facilité copieuse de son existence précédente ne l'avait pas préparé aux exigences de celle-ci. C'est un hors-d'œuvre qu'il n'avait pas commandé et qui trouble la belle ordonnance du repas.

Au fur et à mesure que la captivité s'allonge, il se raccourcit. Cet amuseur se transforme en une créature geignarde et lamentable. Grossi dans le prisme difforme de son marasme de reclus, distillé en la mélancolique rancœur de son âme vexée, il traîne comme un boulet et porte comme une croix le souci écrasant des jours stériles et bourrus. Il se consterne, il n'a plus ni curiosité, ni vœu, ni désir, il abdique, s'effondre, retourne à la brute, remonte le chemin qu'ont parcouru ses ascendants pour arriver à lui. Fantôme de lui-même, réduit à l'expression décharnée d'un corps humain, Champdhivert n'a plus ni énergie, ni ressort. Pantin tombé en loques, larve de paillasses lâches, il s'abolit, affaissé et prostré, le muscle creux, le cerveau flasque, l'œil glauque.

Le pitoyable spectacle de cette déchéance émeut et peine. Mais il n'y a rien à tenter pour sauver le corps d'un homme dont l'âme s'éteint. Il est devenu la proie de l'inévitable et déjà l'on sent la mort errer autour de lui en lents tournoiemens

La poussée persistante de l'adversité abat ou révolte; il n'y a plus de force en lui pour un sursaut

et son énergie molle a fondu dans le creuset des détresses. Les aides vulgaires, triviales ou touchantes qui donnent créance au futur ne l'atteignent même plus : il refuse d'ouvrir tout ce qui vient pour lui et lettres et colis s'entassent sans qu'il s'en mette en peine.

Un jour, nous l'avons vu revenir de cette « désinfection » mensuelle qui rassemble les prisonniers à l'effet de visites sanitaires oiseuses et humiliantes. Il passa près de nous avant d'aller s'étendre sur son grabat, face hâve et creusée de rides en sillon, spectre et aboutissement de la « noce » défunte. Il marchait la tête basse et la jambe lourde. Des gens se moquaient qui le montraient du doigt. Il avait les moustaches coupées.

Pauvre déchu, sombré dans le désespoir profond des détenus et des condamnés, enveloppé d'une lassitude excessive et soumise, la chape de plomb de la claustration pesait sur ses épaules, l'écrasait lentement de son poids d'heures odieuses.

Il a fallu le transporter à l'hôpital, dans la salle blanche et glacée aux échos d'église. Sous les courtines minces, il ne tient pas plus de place qu'un enfant, et sa tête aux cheveux ternes roule sur le traversin coriace sans pouvoir y creuser la cavité complaisante. Mais ses yeux de chien perdu s'éclairent d'une lueur : il mourra dans un vrai lit.

C'est le crépuscule. Il crée autour des couchettes une atmosphère d'intimité. Il se condense dans la robe triste du prêtre qui vient exhorter Champdhivert. Mais

Champdhivert n'écoute pas, enfermé dans cette solitude dont il s'abreuve depuis des mois et qui l'étouffe aujourd'hui. Peut-être entend-il déjà les voix obscures d'au-delà ? C'est à peine s'il bronche lorsque le pasteur survient à son tour et, d'un ton rageur, murmure par-dessus l'édredon boursoufflé :

--- « Vous me volez mon mort ! »

Là-bas, de l'autre côté des grillages, dans le camp voisin, les Russes chantent leur prière. Traînante comme une mélodie, elle s'attarde, plaintive, puis repart dans un halètement comme le vent pointu qui file au ras de la steppe, emportant sur ses ailes froides les mille bruits de la plaine slave, peuplée, mystérieuse et nocturne.

Alors Champdhivert a son premier et son dernier sourire. Il arrête sur les draps la main, le jeu d'osselets qui bat la chamade et, d'une petite voix aiguë, d'une vieille voix usée et perçante comme le grincement de l'huis d'outre-tombe, il interrompt la dispute sourde avec un râle discret :

--- « Veuillez... appeler... le pope... »

Puis il ferme ses paupières pâles et l'on n'entend plus dans la salle blanche qu'un glissement de cuiller dans une casserole grondante : l'infirmier impassible touille un riz au lait sur un réchaud à alcool.

Et voici des coups de marteau, lents et sonores, ainsi que des mots d'oraison funèbre. Les menuisiers activent leur besogne. Entre la confection d'un fauteuil et le rabotage d'une cantine, ils clouent ce soir le cercueil

de Guy-Marcelin-Fulgence, baron de Champdhivert, mort chez l'ennemi, démuné du secours de toutes les religions.

Petits Belges, tout petits Belges

Les petits bourgeois vivent leur petite vie avec une petite femme à qui ils font de petits enfants qui ne seront jamais que de petits hommes. Ils peuvent obtenir de l'avancement, devenir de grands bourgeois, ils ne changeront pas beaucoup. Cela mettra simplement en relief le petit caractère, les petites idées, les petits défauts et les petites qualités qui se manifestent à l'ombre de leurs principes courts, admis et consacrés. Mais pendant plusieurs générations encore, un rouleau de papier hygiénique leur paraîtra toujours le comble du raffinement.

La bourgeoisie belge est représentée parmi nous avec dignité, avec ampleur et avec éclat. Elle nous a envoyé d'admirables échantillons de ses collections. Comme ces boîtes à musiques qui ne jouent que des airs enregistrés, ces marionnettes bien réglées ne dansent que des pas d'usage, agréés, permis et sanctionnés. De par les coutumes bourgeoises, elles n'ont pas le droit d'en danser d'autres. L'imagination est défendue à ces êtres réglementaires ainsi que l'innovation. Pas de lumière, pas de beauté. L'ange qui écrivit cela sur le livre de leur destinée, les a voués aux bonheurs simples, quiets

et satisfaits. Au surplus, que faut-il pour être heureux ? Chacun sait cela, aujourd'hui. Un peu d'or.

La captivité ne leur a rien appris et ils n'ont rien oublié; les circonstances ne les dépouillèrent de nul de leurs ornements moraux. Ils sont intacts et demeurent. Ils ont apporté leur casier à préjugés et leur boîte à scrupules, tout l'attirail usé de conventions vieillottes. Sur la piste de l'étriqué, la cuistrerie chevauche le grotesque et personne ne sait quand son allure fléchira. En attendant, fleurit la malveillance et se rétrécit l'esprit.

Ils ont assigné à leur existence un but précis et facile. Quoi qu'il arrive, ils y atteindront et le savent. Donc, le repos béat est licite, sinon dû, et l'indolence concédée. Tranquilles, engourdis, bonshommes gelés, aux gestes nets, étroits et sobres, ils attendent en évoluant parmi nous avec la gravité paisible d'automates, comparables à ces wagons couverts d'inscriptions qui roulent à vide d'un air important.

Car ils ont acquis jadis, et peut-être est-ce là leur seul gain, la faculté de prendre un air intelligent. C'est extrêmement précieux et cela suffit toujours, on ne demande rien de plus dans nos sociétés faciles. Il n'en faut pas davantage pour être autorisé à promener gravement, derrière cette façade, le plus insondable des néants spirituels.

Leur besoin d'ostentation tient moins de la volonté d'épater que du désir d'affirmer leur personnalité, qu'ils estiment importante et qu'ils complètent d'une envie

de prestige. Convaincus d'êtres assis sur l'un des premiers barreaux de l'échelle sociale, ils s'y carrent, y veulent marquer leur place et singulièrement, ici, d'une étiquette à gros caractères, sans se rendre compte que celle-ci est ornée du sceau de la « Kommandantur » et qu'elle porte leur numéro de prisonniers.

Et cependant ce ne sont pas de mauvais diables encore qu'ils soupèsent les cordialités espérant y trouver leur compte. Mais leur bonté est latente, improductive. Les wagons sont oubliés sur une voie de garage. Il faut que des mains mercenaires les aillent chercher, les poussent et les amènent sur la voie principale pour les accrocher au train qui passe. Sinon, au lieu de devenir intéressante et louable, leur pitié s'ancre, wagon immuable de l'indifférence émue, au butoir de l'inutilité.

Quelle que soit l'aune de leur mansuétude, ils feront partie des innombrables comités, des œuvres de soutien matériel aux prisonniers misérables créés avec une abondance bien belge. C'est pour les pauvres disent-ils que travaillent ce théâtre, cette taverne, ce cinéma. Braves pauvres ! S'ils n'existaient pas, il faudrait les inventer. Il y a quelque avantage à les secourir. Le bienfaiteur bénéficie de faveurs spéciales et le confortable de sa vie s'agrandit; il obtient l'autorisation de construire dans un baraquement, un « kotje », sorte de petite chambre où l'on est à l'abri et à l'écart et où l'on peut ruminer du vide en toute tranquillité. C'est le droit des riches.

Pontifes sans grandeur, bourgeois mécaniques et utilitaires, phonographes à lieux-communs, âmes-types, nous retrouverons-nous jamais ? C'est peu probable. Nous ne sommes pas du même monde et vous avez tous des occupations considérables et nobles qui vous tiennent trop près des comptoirs. Vous en appréciez la valeur et il me souvient de celui d'entre vous qui, par l'enflure de sa voix, formulait implicitement la portée qu'il attribuait à sa fonction.

--- « Je gère les biens de ma mère... qui sont d'ailleurs considérables. »

Gérez et digérez. Vous pouvez aussi mépriser ceux qui, parfois, pensent à autre chose. Au fond, ceux-là sont aussi bêtes que vous. Leur bêtise est d'une autre essence, voilà tout.

André

Des rencontres fortuites me mirent en présence de l'âme simple d'André, prisonnier russe qui avait choisi les lieux d'aisances pour faire ses dévotions, à l'instant qu'elle révérait les Divinités.

Son idéal était noble et divin parce qu'il avait en lui une confiance aveugle, parce qu'il croyait. Hélas ! avant que de le rencontrer je vis peu de croyants intègres. Les religions ne sont que des vêtements commodes ou des préservatifs ingénieux. La Foi s'en va.

Ermite sublime d'un sacerdoce inconnu, André

m'apparut comme un homme des premiers âges transporté dans l'aube de ce siècle trempé d'erreurs, de crimes et de haines. Tel je le vis plongé jusqu'aux délices dans l'abîme d'un rêve lointain, sondant de son sceptre de fil de fer barbelé l'âcreté des urinoirs, tels je me représente aux temps anciens les fanatiques des religions nouvelles, remués jusqu'au tréfonds de l'être par la fraîcheur d'une morale adolescente, augurer du futur et menacer les espaces de branches coudées en forme de symbole.

Il m'inquiète peu de me voir révélées les formes mystérieuses et troublantes que ses yeux extasiés contemplent au fond de nos édicules sobres. Je dirai même qu'il me gênerait d'être initié, car je craindrais de ne point apprécier à leur mérite les jouissances raffinées qui le plongent dans le ravissement. J'en souffrirais à moins d'une révélation éclatante. Hélas ! la Foi seule importe et Elle seule peut sauver.

André a la foi, entière, massive et compacte. Heureux ceux qui la possèdent au même degré que lui. Elle a éteint le flambeau de leur esprit et celui-ci sommeille dans l'air lourd dont elle s'environne. Elle a écrasé leur cerveau, tordu leurs pensées, décharné leurs volontés. Elle a crié à leurs passions : « Vous irez jusque-là ! » et à leurs sentiments : « Vous n'irez pas plus loin ! » Enfin, elle a assigné un but à leur activité : ils n'en veulent pas davantage. Ils sont mesurés, mesurés, censurés, tonsurés. La belle chose, André, que d'être conduit et

tenu en lisière et qu'ils sont tranquilles ceux qui savent et redoutent les limites tragiques du bien et du mal !

Je regardais André, l'autre soir, André prosterné devant ces planches bitumées où coule une eau toujours renouvelée. Les genoux tremblants, les mains jointes et les lèvres murmurantes, il s'abîmait dans une prière qui, inscrite au bordereau des sincérités profondes, s'en fut par delà l'éther, disparaître dans les abîmes toujours ouverts d'un paradis peut-être artificiel mais à coup sûr inamovible. Je fus ému entendant les paroles pieuses tomber de sa barbe clairsemée. Je ne les comprenais pas car il s'exprimait en russe. Je n'entends point cette langue mais elle est agréable à Dieu au même titre que l'allemand, le finlandais ou le malgache et cela me suffisait. Et j'estimais que son autel, tout puant, tout étrange qu'il s'allongeait valait bien ceux de nos religions simoniaques et nationales, ceux que le sang, la bile et le fiel ont éclaboussés de taches ineffaçables.

C'est à quoi André a songé et je l'en estime plus sage. L'autel importe peu et aussi les commissionnaires en prières qui sont des hommes inquiétants et partiaux. Il suffit de croire, et croyant, de prier. Lui qui, auréolé de béatitude, sait encore s'agenouiller pour implorer les Puissances inconnues. Lui qui, plus sage que ses compagnons, lesquels tournent en rond comme des rongeurs agités et remuent difficilement des pensers lâches, s'est évadé des préoccupations mesquines et quotidiennes et détient la vérité entière, une, indivisible, qui, s'absorbe

en la contemplation d'icelle, extatique et ravi, je le juge de sens rassis, de conscience quiète, d'imagination riche et doué de convictions nettes, posées et réfléchies. Qu'il y ait en lui de l'apôtre, du prophète et aussi du Messie, ce sont des points hors de doute.

Je l'admire car, sous l'écorce éraillée des vêtements en lambeaux, de la peau crevassée et tannée, je crois voir resplendir la trace argentée des vertus et des angéliques bontés ! Je l'admire, je l'envie et je baisse la tête, passant près de lui, étreint par une émotion respectueuse. Il se moque d'intermédiaires inutiles. Il fait fi des temples, mauvaises bicoques où s'exhibent les vanités. Il s'isole dans les coins écartés et là, prosterné et fervent, il offre candidement ses prières simples. Légères de sa naïveté, parfumées de son innocence et lourdes de son inestimable sincérité, elles s'exhalent délicieusement, elles s'envolent au pays des rêves et des chimères, le Beau pays, ô André !

Pourquoi faut-il que l'on colporte des bruits fâcheux sur le compte de ce saint ? Parce que, tout comme le fait une honnête ville normale, un camp de prisonniers déteste l'originalité et la singularité de toute la force croisée de ses petites conventions séculaires. On assure qu'André a perdu la raison. Mais ceux qui racontent cette sottise ne sont point à même de trancher du fou et du sage.

Quelle que soit l'issue de ton aventure, André, tiens-toi pour assuré que ceux qui n'ont plus le courage de

croire t'accordent leur estime et leur amitié dans la limite où ils n'entravent point l'exercice d'une profession qui, de toutes celles choisies par les hommes, compte parmi les plus émouvantes et les plus curieuses et ne laisse de loisirs que contemplatifs.

Cimetière

Vieil oiseau à tête chauve qui bat des ailes et ne s'envole plus, le prêtre dirige le convoi avec des déploiements d'étole. Un vol saccadé soufflé par rafales et sifflements agite les nappes de pluie qui ruissellent et se plient au bord des ornières, vrais chevrons de ces routes de fortune. Des nuées de cendre, ourlées d'un blanc crème, roulent et coulent très bas dans le ciel noir. Les bois encapuchonnés de buées tracent la ligne indécise d'un horizon brouillé et la lande déroule l'uniformité suintante de ses vallonnements timides à travers les rideaux de l'ondée agressive.

Serpent court et large, le convoi ondule et sinue sur une piste bourbeuse tracée à travers champs. Les pieds lents pataugent dans les mares rondes, enfoncent dans la fange avec un bruit spongieux, font jaillir en éventail des éclaboussures grises qui mouchettent le cercueil balancé, le pauvre cercueil de bois blanc, petite boîte hexagonale, frêle, étroite et mince ballottée au bras des porteurs et aux heurts du vent furieux. La couche de vernis qui le glace se délaie, se dilue en larmes sales qui

gouttent en traçant des sillons blancs tels qu'on en voit aux figures sales qui pleurent.

Les chants, ces chants rituels qui traînent lamentablement leur mélancolie millénaire au creux d'un accent pleurard flottent dans l'air trempé d'eau et retombent en gifles humides. Sur les corps glacés, les vêtements plaquent avec un bruit flou d'étoffes mouillées. Et l'odeur forte et aigre des terres et des draps saturés de pluie pique les narines d'un fumet douceâtre.

Les files s'arrêtent puis repartent en glissant le long des coutures luisantes du sol, sous les arbres tordus qui dressent au-dessus d'elles les bras tremblants de leurs branches secouées. Et le cercueil cahote au rythme d'une allure lente, désespérée. Le mort voudrait ne jamais arriver.

Pourtant, voilà l'enclos. Il ne se distingue des voisins que par une misérable décoration de pierres et de croix. Les tertres s'éboulent dans la vase. Flegmatiques, des sentinelles se posent aux quatre coins du jardin des morts.

Comme des sanglots, les chants s'élèvent, s'amplifient. Accompagnement de la bourrasque, ils montent dans la pluie et le vent, cri obscur et tragique, hurlement de détresse des hommes vivants qui saluent le néant. La pluie redouble, se précipite avec un bruit monotone de machine à coudre.

La boue colle aux souliers en emplâtres de glaise;

la terre gluante accroche comme un lien. Elle désigne et elle rappelle.

Une déchirure jaune, une petite plaie sur la croûte insensible du sol. C'est là. Les hommes s'arrêtent et posent leur fardeau en tendant leur bras gourds. Puis, leur manche droite essuie un visage morne d'animal humain.

Ah ! le pauvre décor ! le triste appareil de ces fins pitoyables ! A quoi bon regarder ces gestes inutiles, cette mimique rapide, écouter cette voix creuse qui psalmodie ? Presse-toi, homme en surplus, dépêche ta besogne alerte !

Celui qui est là, au bord de cette fosse, le corps nu roulé dans une vieille couverture, attend le dernier baiser de la terre. Hâte-toi de fermer sur lui les portes de cette vie. Dans la boue visqueuse et le sable insidieux, il attend de mourir pour toujours. Car il ne restera pas là. Malgré tes mots latins, lourds comme les pelletées qui retombent, il n'y reposerait pas en paix.

Vous autres Allemands, vous le savez. Et toi aussi, prêtre qui es Allemand d'abord, dis-tu. C'est pour cela que vous l'enterrez à fleur de terre. Quand les temps seront venus, la poussière de son corps pourra s'envoler au souffle des vents d'été jusqu'au pays natal où elle retombera et revivra peut-être parmi les forêts, les herbes ou les fleurs.

Et pas de nom sur sa tombe ! Pourquoi rendre un nom à ceux qui n'avaient qu'un numéro ? Il n'en ont